

à agir ; et, sans vous exposer ce qu'au juste elle entend faire, je vais essayer d'esquisser le tableau de l'œuvre à accomplir, des difficultés à surmonter et des moyens qu'il convient d'employer pour y réussir.

Avant de rappeler au public un grand devoir méconnu ou négligé, la prudence exige que l'on se défende de la moindre velléité d'exagération. Les meilleures intentions ne sauraient tout faire excuser. Le public n'accepte pas volontiers les affirmations les mieux justifiées de quiconque ose venir troubler sa sécurité ou son insouciance. Il ne croit facilement que ce qu'il veut croire ou mieux que ce qu'il a intérêt à croire.

D'autre part, beaucoup de personnes repoussent toute idée de lutte contre un danger, non pas tant parce qu'elles en contestent la nécessité, que parce qu'elles sont effrayées de l'étendue du mal et trop ménagères des ressources de toutes sortes qu'il faudrait appliquer à le détruire.

Aux sacrifices de l'heure présente, elles préfèrent la ruine du lendemain.

C'est ce qui fait qu'on n'est pas toujours bienvenu de jeter le cri d'alarme en face du danger menaçant et de faire de sages appels à une prévoyance coûteuse.

La tiédeur des uns, l'incrédulité voulue des autres me forcent donc à un parti pris d'extrême modération que j'accepte facilement, parce que, sans être excellent en lui-même, il est parfois le plus propre à gagner à une cause difficile l'adhésion des hommes de bonne volonté.

Entre toutes les misères dont nous accable la tuberculose, il y aura d'abord à combattre celle de l'ignorance du mal lui-même.

Cette ignorance est profonde et plus tenace que ne le serait ce qu'on pourrait appeler l'ignorance native. Elle s'est long-